

---

Sur l'île, on enterre les morts debout. La terre est rare. Elle est le bien le plus précieux. Les hommes ont compris très tôt qu'elle devait appartenir aux vivants, qu'elle était là pour les nourrir, et que les morts devaient y prendre le moins de place possible. Qu'elle ne leur servait plus de rien.

Ainsi, le cimetière de la ville ressemble-t-il à un hérissément de pierres noires, inégales dans leur forme, hautes d'un mètre à peine, serrées les unes contre les autres comme les soldats pétrifiés d'une armée anéantie, et sur lesquelles on grave le nom du défunt, la date de sa naissance et celle de sa mort.

Ici, on vit ensemble mais on voyage seul dans la mort : le cimetière n'abrite aucune sépulture commune ni familiale, mais des tombes célibataires dans lesquelles le mort se tient droit comme il s'est tenu droit dans la vie.

La mort des trois jeunes Noirs n'avait pas eu lieu sur l'île. La mer les avait abandonnés sur le rivage comme des bois flottés. Personne ne les connaissait et leurs vies auparavant n'avaient jamais effleuré les vies des habitants de l'île. Seule leur mort les avait fait se croiser, mais ce n'était pas là une raison suffisante pour que le quotidien des vivants s'en trouve affecté.

«En exagérant un peu, avait poursuivi le maire, après que tous furent sortis de la chambre froide et que le Spadon appliquait des pansements sur les doigts ensanglantés du Curé qui poussait des cris d'oisillon, c'était comme si ces trois hommes n'avaient jamais existé, comme si le courant n'avait pas amené leurs dépouilles jusqu'à chez nous, comme si, et cela aurait été le plus probable, la mer les avait entraînés et dissous dans ses profondeurs comme dans un bain d'acide, et que nul n'avait su ce qu'ils étaient devenus. S'ils avaient eu sur eux les papiers d'identité, le problème aurait été différent et la décision plus difficile à prendre. Des papiers d'identité les auraient reliés au monde, à un pays, une administration humaine, une histoire, une famille. Mais là, rien. Rien qui permettait de savoir leur nom, leur âge, le pays qu'ils avaient fui. Rien qui pût dire de qui ils étaient les fils, les frères, les maris, les pères.

– Mais bordel de Dieu tu me fais mal !» rugit soudain le Curé, ce qui eut pour effet d'interrompre le propos du Maire et de chasser vers le plafond les trois abeilles qui reprenaient vie sur les épauettes de sa soutane après l'épisode de la chambre froide.

« Je fais ce que je peux, mon Père, s'excusa le Spadon, je ne suis pas infirmière.

– On voit bien que ce n'est pas toi souffres ! »

Le Docteur avait refusé en souriant de s'occuper des doigts du prêtre, prétextant que les siens de doigts étaient si malhabiles et boudinés qu'il ne pouvait appliquer des pansements aussi petits. Il s'était contenté d'insister pour que le Spadon désinfecte la pulpe à vif et le pêcheur avait versé le fond d'une bouteille de marc sur les plaies, ce qui avait déjà fait hurler le Curé.

« Vous avez compris ma pensée, reprit le Maire, et vous savez bien que je ne suis ni un salaud ni un homme dénué de peur. Mais ce n'est pas moi qui ai créé la misère du monde, et ce n'est pas à moi seul non plus de l'éponger. Inhumér ces trois corps dans notre cimetière n'a aucun sens. Déjà parce que ces hommes ne faisaient pas partie de notre communauté, mais aussi parce que nous ne savons même pas quelle était leur croyance.

« Vraisemblablement ce n'était pas la même que la nôtre et ce serait leur faire injure que de les placer dans un lieu qui en rien ne se rattache à leur religion. Par ailleurs, comme je vous l'ai dit aussitôt, je veux que cette histoire ne soit connue que de nous seuls et que nous l'emportions avec nous au moment de notre mort sans l'avoir racontée à quiconque. Ce qui suppose bien entendu que les corps de ces malheureux disparaissent, que rien ne témoigne nulle part de leur présence. »

Le Maire s'arrêta un instant, et fouilla chaque visage. La plupart baissèrent la tête, à l'exception de la Vieille, et aussi de l'Instituteur qui, horrifié, regardait le Maire et semblait manquer d'air comme s'il était victime d'une crise d'asthme.

« J'ai pensé un moment qu'il serait plus simple de les confier à la mer. Mais comment être assuré que quelques jours plus tard, la mer de nouveau ne fera pas échouer leurs corps sur notre visage ? Je me suis donc dit qu'il convenait de les inhumer ici, sur notre île qui fut la dernière sur laquelle, sans même s'en rendre compte, ils ont abordé, le lieu où la mort les a déposés, les délivrant des souffrances qui, sans doute, ont été leur lot quotidien. »